

BULLETIN SALÉSIEN

Jous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIR IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288

Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE:

Triduum des Fêtes Salésiennes.
Adieux des Missionnaires.
Nouvelles Salésiennes en Europe.
Nouvelles des Missions.
Nécrologe Salésien.

AVIS.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la deuxième édition de la nouvelle Vie de Don Bosco par le D^r DESPINEY, est sous presse et ne tarde qu'à paraître.

Il est vrai que la lenteur apportée à la révision minutieuse qu'a subie cette édition a fait gémir beaucoup d'amis impatientes de propager cette belle Vie. Mais cette lenteur elle même devient une preuve du soin que l'on apporte pour que cette Vie l'emporte en exactitude et en intérêt sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Cela peut devenir une entrave mais c'est aussi une garantie.

LE TRIDUUM DES FÊTES SALÉSIENNES.

Sous ce titre au premier abord quelque peu énigmatique, nous entendons placer les trois dates du 29, du 30 et du 31 janvier dernier qui ont été partout dans la famille Salésienne, trois jours de fête par excellence!

Oui, trois jours de fête; expliquons-nous. — Le 29 janvier nous fêtons l'Apôtre du Chablais, celui en qui S. Vincent de Paul vénérât l'image la plus ressemblante de la douceur du Cœur de Jésus; le Vulgarisateur de la sainteté; S. François de Sales, l'illustre Patron donné par Don Bosco à notre Pieuse Société.

Le lendemain, 30 janvier, selon le règlement en vigueur parmi nous, nous faisons la Commémoration annuelle de nos chers Défunts, les Salésiens, qu'ils appartiennent religieux, religieuses ou Coopérateurs à l'une ou l'autre des trois branches de cet Arbre vigoureux, de ce Bois (Bosco) planté par l'Esprit-Saint au XIX^e siècle dans le Jardin fermé de son Église. — Oh! grand jour de fête assurément

dans le Purgatoire lorsque les messes et les communions par milliers, les sacrifices innombrables, les prières sans interruption s'élevèrent en suffrage de ces chères âmes par la médiation de Marie Auxiliatrice jusqu'au Cœur de Jésus!

Le 31 janvier, enfin, c'était le jour spécial, la Fête particulière du cher *Défunt*, Père commun des Salésiens. Il y a trois ans ses dépouilles vénérées (l'Église, nous l'espérons, dira un jour ses reliques) furent l'objet d'un triomphe inoubliable; et chaque année la même date ravive en l'accroissant, cette sympathie, cette vénération, nous allions dire, cette dévotion! que la bonté, le sourire, la vertu de Don Bosco obtenaient à son insu de tous ceux qui avaient une fois le bonheur de l'approcher! Singulier contraste avec ce qui se passe dans le monde: là *passé* et *oubli* sont le plus souvent synonymes; parmi nous l'attachement à Don Bosco grandit en raison des années qui nous éloignent du 31 janvier 1888.

Telles sont les trois journées que nous avons osé appeler le *Triduum des Fêtes Salésiennes*. De fait, les témoignages en abondent, partout dans nos Œuvres: offices solennels, conférences, prédications, séances littéraires et récréatives, partout la piété, partout le zèle, partout la joie *in Domino*.

Les Compte-rendus de ces Fêtes nous arrivent de toutes parts rivalisant d'intérêt et de charme; mais ne fut-ce que pour en donner une analyse succincte le *Bulletin* de mensuel devrait devenir quotidien; *quod Deus avertat* (1). D'autre part, choisir c'est délicat. Donc tout en mettant en réserve les renseignements reçus pour nous en servir *in tempore opportuno*, nous nous contenterons de raconter ce qu'il y a eu de saillant dans les fêtes de Turin, là où repose enfin! après avoir tant travaillé, l'apôtre ardent au cœur doux et humble qui fut Don Bosco.

Le Triduum à Turin.

A Notre-Dame Auxiliatrice ce qui a donné leur splendeur aux solennités de cette année a été la présence de Sa Grandeur Monseigneur Emilien Manacorda, Evêque de Fossano.

(1) Cri échappé à la Rédaction laquelle tiraillée par mille exigences, et n'arrivant chaque mois qu'après un retard moyen de 30 jours, frémit à la seule pensée d'un *Bulletin* quotidien!

Admirateur, ami et protecteur de Don Bosco dès les temps héroïques, Sa Grandeur reste le zélé tout dévoué des Œuvres Salésiennes, et c'est avec prodigalité qu'Elle en a fourni les preuves en ces jours, revendiquant, nous pourrions dire, la consolation d'en présider les différents Offices.

Le prédicateur très désiré et enfin obtenu fut Mgr Omodei Zorini. Il justifia le crédit dont jouit sa parole dans le remarquable Panégyrique de Saint François de Sales présenté aux Salésiens comme un parfait modèle et un protecteur assuré.

Au grand orgue, M. Rémondi, professeur à Brescia, le maestro Dogliani e la troupe de nos jeunes chanteurs surent interpréter artistement les sentiments de la sainte liturgie et prouvèrent, une fois de plus, que la musique vraiment sacrée s'alliant au chant liturgique interprété selon les saines traditions est l'art tout puissant pour émouvoir les cœurs et élever les âmes vers le Seigneur.

Les cérémonies du 30 et du 31 prirent, on le comprend, le caractère doux et grave que réclamait la pensée de nos chers Défunts! et parmi ces défunts, notons-le, nos chers *enfants* ont eu une place réservée, une part de choix.

Au 31, l'Église de Notre-Dame Auxiliatrice se trouva cette année encore insuffisante pour contenir la foule désireuse d'assister au Service funèbre, et nos enfants durent céder la place aux amis, aux notabilités, aux représentants des administrations civiles et religieuses venus pour honorer la mémoire et prier, en cas de besoin, pour le repos de l'âme de Don Bosco.

La Messe chantée fut la seconde Messe funèbre encore inédite de Mgr Cagliero. On se rappelle que sa mère, vénérable octogénaire, ayant été témoin de la consécration épiscopale de son fils bien-aimé, récita dans son cœur le *Nunc dimittis* et fermant les yeux aux splendeurs sacrées d'ici-bas ne les ouvrit plus que pour les reposer, nous en avons la douce confiance, sur les splendeurs des Cieux.

L'Apôtre de la Patagonie a composé sous l'empire de sa douleur filiale cette œuvre nouvelle qu'il a dédiée à sa mère. Une délicate attention a fait choisir cette Messe qui devenait ainsi un hommage commun à un Père et à une Mère également aimés et vénérés. Le caractère gé-

néral de cette œuvre musicale trahit l'état d'âme qui a présidé à sa composition.

Parmi les couronnes déposées autour du catafalque qui s'élevait majestueux sous la coupole de Notre-Dame Auxiliatrice nous n'en signalerons qu'une: *A leur Père, les Salésiens et Coopérateurs de Bogota*. Colombie.

Il semblait que les bois d'échafaudage qui encombrant l'église de Notre-Dame Auxiliatrice devaient enlever beaucoup à la solennité de la cérémonie. Mais l'importance même des travaux entrepris comme un *ex-voto* à la mémoire de Don Bosco, attestait l'esprit de foi, la confiance sans limites qui lui survivent dans la Société dont il fut le Fondateur et qui forme sa joie et sa couronne.

La Vallée des Saules, qui conduit si poétiquement de Turin au Tombeau de Don Bosco, a vu toute la journée passer en groupes compacts se suivant sans interruption: enfants, jeunes gens, prêtres, religieux et religieuses, personnes de toutes conditions portant avec leurs prières, leurs hommages et leurs désirs..... et revenant le cœur affermi dans la confiance qu'ils renouvelleront un jour *en pèlerin* leur pieuse visite au Serviteur de Dieu.

Le Bouquet spirituel Salésien.

Plusieurs journaux et revues ont publié, à l'occasion de cet anniversaire, des articles de louange à Don Bosco; et parfois ces articles sont signés par des écrivains appartenant aux partis humains les plus opposés. Tant il est évident pour tous que Don Bosco n'a jamais connu d'autre politique que la conservation et la propagation de la Foi; ni employé d'autre diplomatie que la charité; charité qui s'étendait à tous surtout aux pauvres, aux délaissés; charité qui, par suite attire, captive le respect, la sympathie, le concours de toutes les âmes de bonne volonté.

Parmi les pensées développées dans les articles auxquels nous faisons allusion nous en relevons deux principales que voici:

Tout le monde convient que la grande question des temps modernes est la question sociale, la question ouvrière; mais qu'ont fait jusqu'à ce jour les hommes du monde pour la résoudre et y porter remède? On a beaucoup parlé, beaucoup écrit, beaucoup décrété et puis.....

Don Bosco, lui, homme de la Sainte Église, n'a été ni un parleur encore moins un hableur. Il s'est contenté d'imiter Jésus-Christ: *Cœpit facere*.

Don Bosco a commencé par agir, attirant sans bruit et suavement les jeunes gens oisifs et ennemis du travail. Il a gagné leur confiance par ses bontés, il a travaillé avec eux et pour eux, il les a catéchisés et finalement, la grâce des Sacrements aidant, il les a transformés en de laborieux travailleurs ayant pour but suprême de leur ambition non pas la fortune d'autrui mais une fortune offerte, assurée et réservée aux travailleurs de bonne volonté: le trésor des Béatitudes infinies et éternelles.

Don Bosco se tournant ensuite vers les riches, eux aussi trop souvent déçus, leur a tendu humblement la main et tenu ce langage: « De grâce, aidez le pauvre Don Bosco, devenez ses *Coopérateurs*. Si vous faites du bien aux pauvres enfants de Don Bosco, Don Bosco fera prier ses pauvres enfants, et les bénédictions du Très-Haut vous seront accordées. » Si bien que d'une part ceux-ci ont aidé, ceux-là ont prié; ils se sont aidés mutuellement; tous réunis n'étaient d'abord qu'un petit groupe, aujourd'hui ce groupe est devenu multitude répandue dans l'Ancien et le Nouveau Monde; demain la multitude, s'il plait à Dieu, sera légion: une légion où riches et pauvres, s'aident, s'aiment, sont unis dans la paix! et voilà résolue par un saint prêtre et par ses imitateurs la question ouvrière et sociale.

La seconde réflexion est celle-ci: Le monde confond trop souvent agitation et action; les hommes du monde le plus souvent s'agitent beaucoup, agitent beaucoup, et c'est souvent pour tourner sur place sans avancer à rien, sans mettre en branle rien de durable.

Don Bosco, lui, n'a été ni un faiseur, ni un agitateur, il n'a pas été davantage un agité, un roseau agité par le vent. Mais intimement uni au Cœur de Jésus, il a puisé dans cette union sa patience à toutes épreuves; son abandon sans réserve; son calme que ni les persécutions et les calomnies, ni les succès et les louanges n'ont su troubler. Don Bosco fut ce *Premier Immobile* qu'Aristote exige pour donner à tout mouvement l'impulsion première. Don Bosco calme toujours envers et contre tout a imprimé à toutes les Œuvres dont il eut l'initiative leur

marche et leur direction. Et cette prodigieuse et rapide extension qu'ont prise dans l'Ancien et le Nouveau Monde les Œuvres de Don Bosco s'appuie sur le calme surnaturel de leur Fondateur; là se trouve le secret de leur énergie, de leur vitalité actuelle, de leur avenir!

Donc: *Action, Travail personnel* d'une part; et, d'autre part *Calme surnaturel* envers et contre tout à l'imitation de Don Bosco. Telles sont les deux pensées dont nos chers Coopérateurs se composeront le bouquet spirituel, d'usage si éminemment Salésien, qui restera à la fois la leçon et le mémorial du Triduum des Fêtes Salésiennes de Janvier 1891.

ADIEUX DES MISSIONNAIRES.

Nos Coopérateurs viennent de lire le récit abrégé des fêtes célébrées à l'Oratoire de Turin en janvier dernier; ils ont vu la part que la piété Salésienne a donnée dans ces cérémonies aux chers défunts. Nous devons les faire assister maintenant à une assemblée d'un caractère différent, mais non moins divin, car il s'agit cette fois non plus de délivrer d'un feu temporaire des âmes que l'amour rend patientes et heureuses dans leurs atroces souffrances, mais d'arracher à la rage du démon, au goufre infernal béant des milliers d'âmes infidèles en leur envoyant des Libérateurs.

Tels étaient bien, en effet, le but et le caractère de la cérémonie toujours simple dans son programme, toujours émouvante des adieux aux Missionnaires Salésiens.

Nos chers Coopérateurs de France ont particulièrement droit de savoir ce qui s'est fait, ce qui s'est dit dans une Réunion en l'honneur de Missionnaires qu'ils peuvent appeler, une charité inépuisable leur donne ce privilège « *leurs chers Missionnaires.* »

C'est le 4 février dernier, vers les 3 heures de l'après-midi, et dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice qu'eut lieu cette Assemblée sous la présidence de Sa Grandeur Mgr. Manacorda, que nous n'avons plus à présenter à nos Coopérateurs.

Les 45 Missionnaires occupent des places d'honneur; ceux-ci, les Salésiens, dans le Sanctuaire; celles-là, les Filles de Marie Auxiliatrice, hors du sanctuaire près de la balustrade qui sert de table de Communion.

La foule, nous disons avec intention la *foule*, qui les entoure s'entasse et finit, faute de place, par s'échelonner en grappes humaines aux piliers des échafaudages qui prennent (d'occasion!) un aspect poétique.

Les Vêpres terminées, Don Evasio Rabagliati, directeur de la Maison de Bogota (Colombie), monte en chaire. C'est un missionnaire, sa vie là-bas en fait foi, et il va nous parler en missionnaire (1). Comment dès lors rapporter mot à mot; comment surtout rendre le charme de ce style de cette éloquence à l'apostolique? Contentons-nous d'indiquer en quelques traits la marche des idées.

Notre siècle a la fièvre de la colonisation et des conquêtes: sciences, industrie, banque, lettres, politique, toutes les puissances de ce monde rivalisent de prosélytisme. L'Église catholique, elle, est Apôtre-née; elle tient de son divin Fondateur l'esprit d'apostolat qui répond à sa nature et à sa mission; la cérémonie d'aujourd'hui n'est qu'un épisode de l'histoire des colonisations par la foi!... car les Annales des Missions catholiques datent du jour de l'Ascension sur le mont Oliviers: Allez, enseignez les nations.... Mais quelle différence entre l'explorateur selon l'esprit du siècle et le Missionnaire catholique!... L'orateur sacré dira précisément ce qu'est le Missionnaire en général, puis il s'étendra, pour répondre à l'attente de son auditoire, sur ce que sont les Missionnaires Salésiens.

Les Missionnaires catholiques sont les envoyés officiels de Dieu, ils sont les aides de Dieu dans l'œuvre de Rédemption des âmes encore infidèles. Tout Missionnaire est un Sauveur, un autre Jésus-Christ, et, en cette qualité, il est pour les nations *assises—à l'ombre de la mort: la voie, la vérité, la vie.*

Si le Missionnaire gère la personne auguste du Sauveur, il en doit porter sur ses épaules, c'est évident, la charge crucifiante, c'est-à-dire pratiquer l'abnégation et les vertus évangéliques; heureusement, grâce à Dieu, la Croix pour celui qui l'aime est moins un fardeau qu'un bâton, une force et un soutien.

Arrivant au Missionnaire Salésien, le prédicateur entre sur son terrain, se reconnaît chez lui, la bouche dès lors parle de l'abondance du cœur; il a vu, il a pratiqué et il raconte en témoin non pas pour la vaine satisfaction de donner des louanges mais *ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in coelis est*, et ce père c'est Dieu; ce père c'est aussi, espérons-le, Don Bosco a qui revient après Dieu l'honneur de ce que font les Missionnaires Salésiens.

Or presque partout en Amérique, au Brésil, dans la République Argentine, en Terre de Feu, en Patagonie, au Chili, à l'Équateur, en Colombie.... les Missionnaires Salésiens

(1) La parole de Don Rabagliati est si goûtée que le Gouvernement de la Colombie dut récemment employer la troupe pour protéger contre elle-même la foule qui se pressait à la porte de l'église où avaient lieu les prédications.

et les Filles de Marie Auxiliatrice ouvrent des Patronages, construisent des internats, écoles, ouvriers, ateliers, élèvent des églises, font le catéchisme, baptisent, administrent les Sacrements, civilisent chrétiennement, en un mot, des tribus sauvages en même temps qu'ils ramènent aux pratiques de la religion les émigrants hélas trop oublieux des principes et des devoirs les plus évidents de la foi et de la raison.

Aussi partout où s'établit le Missionnaire Salésien paraît l'ordre, la civilité, l'aisance, la paix, la joie ; et si évidents sont ses résultats, que les administrations publiques jusque-là si aveugles et si hostiles demandent et réclament avec instance des Fils de Don Bosco.

La Pieuse Société de Saint François de Sales fait ce qu'elle peut pour répondre à cette confiance, ainsi dans la seule année de 1889 il n'est pas parti moins de 108 Missionnaires, Salésiens et Filles de Marie Auxiliatrice. Mais qu'est-ce que ce petit nombre en face des régions intérieures du Brésil, de la Patagonie, de l'Équateur même peuplées de millions de vrais sauvages!!!

Toutefois les besoins de l'avenir ne doivent pas nous rendre ingrats pour les bienfaits passés.

Au bon Dieu, tout d'abord, Auteur de tout bien, à Lui honneur et actions de grâces.

Et après Dieu, actions de grâces à nos bien-aimés Coopérateurs et Coopératrices, par la générosité desquels a été fait tout ce qui s'est fait. Aussi comme témoignage de gratitude, les Missionnaires ont décidé de donner à chaque nouveau baptisé le nom de chacun des bienfaiteurs inscrits chaque mois au Nécrologe du *Bulletin Salésien*, afin que les âmes de nos chers bienfaiteurs, qui pourraient en avoir besoin, aient en leur faveur ici-bas un intercesseur vivant auprès de Marie Auxiliatrice.

Mais il faut finir, il faut dire Adieu à tout et à tous, car le Missionnaire pour voler où Dieu l'appelle coupe toute attache, toute amarre ici-bas..... Adieu donc Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, Maison-Mère, Tombeau de Don Bosco ! Adieu Don Rua, confrères et amis ! Adieu parents ! Adieu patrie !..... L'émotion est à son comble, aussi l'orateur, qui s'en aperçoit, termine par une consécration ardente et filiale : à Marie Auxiliatrice et à Don Bosco.

La Bénédiction du T. S. Sacrement descend sur l'assemblée pour féconder de si salutaires impressions et fortifier les cœurs pour ce qui va suivre.

Monseigneur l'Évêque de Fossano monte au saint autel, il est assisté de Don Rua et entouré des vénérables membres du Chapitre Supérieur, d'un grand nombre de prêtres amis et confrères en surplus et de la Maîtrise de Marie Auxiliatrice.

Sa Grandeur récite avec le chœur les prières

liturgiques de l'Itinéraire ; puis ne parvenant plus à faire taire les sentiments qui débordent de son cœur épiscopal il dit en quelques mots rapides à la phalange d'Apôtres prosternés à ses pieds son admiration, ses encouragements, ses conseils et enfin, comme gage du secours d'En-Haut, il leur donne avec effusion la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

Nous renouons à décrire la scène qui succède. Les Missionnaires se relèvent et donnent le baiser d'adieu au Prélat, qui le réclame comme un droit, à Don Rua, à leurs confrères, à leurs amis. Et la foule est là, qui les attend, les réclame, les attire et leur prodigue les démonstrations qu'inspirent la foi et la charité chrétiennes.

Ce n'est qu'à grand peine que les Missionnaires épuisés d'émotion peuvent se soustraire à ces démonstrations et arriver à la station où ils prennent le train pour la France. C'est là, à la frontière, que nous les retrouverons dans le prochain *Bulletin*.

NOUVELLES SALÉSIENNES EN EUROPE

ITALIE.

Rome : *Comme quoi un conseil du Pape est toujours bon à suivre.* — Le 2 février, le Très Saint Père, entouré de Leurs Éminences Nosseigneurs : Ruffo, Scilla, Cassella, Della Volpe, Sufferi, Mazzolini et autres Prélats, recevait, selon l'usage traditionnel, l'hommage du Cierge que lui présentaient les représentants des principales familles religieuses. Parmi eux se trouvait le Procureur de notre Pieuse Société. Lorsque son tour fut venu de se prosterner aux pieds du Pape : — Très Saint Père, dit-il, je vous supplie humblement de bien vouloir bénir les Missionnaires Salésiens qui sont sur le point de partir de Turin. — Pour quel endroit ? demande vivement Léon XIII. — Pour la Colombie, le Chili et la Terre de Feu. — Ah ! pour la Colombie, reprit le Pape. Et comment va votre Mission en Colombie ? — La Maison de Bogota, qui fut, Très Saint Père, l'objet de votre bienveillance, prospère chaque jour et donne les meilleures espérances. — Ah ! voyez-vous, exclama Léon XIII, auparavant vous faisiez tant de difficultés pour aller en Colombie, si bien que nous avons presque dû aller jusqu'à user de notre autorité pour vous y décider, et maintenant vous êtes contents ! — Et Léon XIII souriait malicieusement en regardant notre confrère. Puis se tournant vers sa Cour : — Le Gouvernement Colombien, dit-il, a donné aux bons Salésiens une belle maison, il a payé le voyage des Missionnaires et les a accueillis comme

des envoyés de Dieu. — Et s'adressant à notre Procureur : — Le Président de la République colombienne est content de vous ; Monseigneur l'Archevêque de Bogota est content lui aussi et la population est très contente, parce que vous lui faites du bien. Préparez donc de nouveau un nombreux départ de Missionnaires pour ce pays. Je bénis volontiers tous les Missionnaires qui vont partir.

* *

Turin : *Un bon exemple à imiter.* — Les journalistes et écrivains catholiques de Turin ont pris pour Patron St. François de Sales, et le 1^{er} février dernier ils en célébraient très solennellement la fête dans notre église de St.-Jean l'Évangéliste.

Les principales Associations d'hommes de la ville, Comité Catholique, Jeunesse Catholique, Cercles et Patronages avaient député leur Président et quelques-uns de leurs membres.

Monseigneur l'Évêque de Fossano a pontifié à la Messe chantée par la Maîtrise sous l'habile direction de D. Ottonello. Le prédicateur développa ce beau texte des Saints Livres : *Labor est ante me, donec intrem in Sanctuarium.*

Sanico : *Un Coopérateur par famille.* — A la suite d'une Conférence sur la Pieuse Société de Don Bosco, il y eut dans ce pays un tel entrain pour se faire inscrire parmi les Coopérateurs, que c'est à peine s'il y a quelque famille qui ne compte pas au moins un Coopérateur. — Morale : Multiplions les conférences dans les petites et grandes villes, et prions Marie Auxiliatrice de rendre la pêche merveilleuse comme à Sanico.

ANGLETERRE.

Londres : *Un moyen d'avoir des souhaits de longue vie très sincères.* — Dans notre Maison du Sacré-Cœur à Battersée-Londres nos chers enfants au nombre de 409 (!) reçoivent, vers les premiers de janvier, la visite de deux bienfaitrices insignes. Elles n'ont oublié ni le thé, ni les confiseries ! Aussi quelle joie, quels souhaits de longue vie ! *Ad multos annos ! Ad multos annos !*

FRANCE.

L'importance exceptionnelle des travaux entrepris dans notre œuvre de Marseille — Oratoire St.-Léon — et l'état de détresse qui en résulte pour cette Maison, légitimaient la place que nous avons donnée à cette œuvre dans les précédents numéros du Bulletin.

Mais il s'en est suivi peu ou point de nouvelles sur les autres Maisons de France — inde irae — nous voulons dire plaintes (aimables plaintes !) de certains Coopérateurs in-

téressés au plus haut point aux œuvres Salésiennes situées dans la région qu'ils habitent.

Nous leur répondrons par le mot habituel de Don Bosco : patience ! — chacun à son tour — et nous ferons en sorte de sortir à temps voulu de notre tiroir les renseignements qui s'y sont accumulés.

D'ailleurs assueta vilescunt, et notre Petite Chronique des Maisons de France, pour s'être éclipse pendant quelques mois, n'en frappera que plus efficacement l'attention de nos bienveillants lecteurs (et aussi leur bourse...) (1).

Donc, patience, personne ne perdra rien pour attendre et à bientôt.

Faisons exception toutefois pour le benjamin actuel de nos œuvres ; nul ne sera jaloux !

Dinan. — Dans le dernier numéro du *Bulletin* nous avons longuement parlé d'une Maison qui a 12 ans d'existence ; celle de Dinan n'en est qu'au douzième de sa première année, et pourtant déjà quelle vie ! quelle allure ! Le patronage des apprentis depuis un mois a doublé ; jeux de drapeau, de gendarmes... font merveille, sans compter que les exercices religieux, messes, catéchismes sont fidèlement fréquentés. Que sera-ce dans 12 ans ?

Mais hélas d'ici 12 ans il y aura de longues notes chez le boulanger, chez le boucher ??? et si rien n'est plus poétique qu'un berceau, rien aussi n'est plus prosaïque quand ce berceau est un berceau Salésien. Suffit pour aujourd'hui.

Coopérateurs de Bretagne : Si vous voulez que votre petite œuvre de Dinan grandisse comme ses aînées de France !.... A bon entendeur, salut. Don Riccardi, le Directeur, demeure et reçoit tous les jours et à toute heure rue Beaumanoir N° 28.

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES

Voyage à travers le Desert (Suite) (2)

Une mission à Norquin.

Norquin (Cordilières des Andes),
14 novembre 1889.

Les neiges fondent, c'est donc le temps de se mettre en route. Je salue le Gouverneur qui me donne des lettres de recommandation pour le Chili et 50 piastres pour le voyage, et en compagnie de Don Panaro et du catéchiste Cyrille Arevalo nous partons laissant à Chosmalal le pauvre Gavotto seul avec un jeune homme qui lui servira de sacristain, de cuisinier etc., etc...

(1) Soupirent tout bas, mais en chœur, les Directeurs.
(2) Voir Bulletin Salésien Février.

Nous ne passons plus par Rehuere et Vilo-Mallin, mais par Truquico et Manzano. Là nous passons la nuit, célébrons la sainte Messe et administrons le saint Baptême. Pour le moment il n'y a que peu de gens, car en grand nombre ils sont partis avec le bétail pour les pâturages d'été qu'on nomme *ve ancada*.

A Truquico, les habitants ont l'intention de construire une chapelle afin que le Missionnaire vienne les visiter plus souvent et demeure plus longtemps avec eux. Il y avait deux ans qu'ils n'avaient pas vu de prêtres.

La route de Manzano à Norquin fut fatigante et pénible pour nous et pour nos bêtes; en plus des montées et des descentes très rapides par des sentiers pierreux, s'ajouta le mauvais temps. Un vent glacial succédait à une forte chaleur, saisit et endolorit nos pauvres membres.

A 3 milles au-dessous du sommet, alors que nous étions serrés dans une gorge étroite, tortueuse, indescriptible, voilà le tonnerre qui gronde dans le lointain, le ciel s'obscurcit, et, sans abri aucun, nous nous trouvons obligés de continuer la marche. La bourrasque nous atteignit bientôt et dura trois longues heures, nous laissant mouillés de la tête aux pieds comme si nous sortions d'un vrai bain d'eau froide.

Un poète eût trouvé belle l'occasion d'admirer les zigzags des éclairs sillonnant les nues dans toutes les directions; le roulement du tonnerre qui, trouvant écho entre les hautes roches dénudées des montagnes environnantes, multipliait son vacarme effroyable; la pluie drue et glaciale qui changeait brusquement de direction et d'intensité; la grêle tantôt petite, tantôt plus grosse; la neige tombant à flocons, un moment épaisse et un moment après fine et serrée. En réalité, quelle prose!

Mon cheval ne voulait plus avancer, il était devenu insensible même à l'éperon, si bien que je dus le laisser et en monter un autre moins épuisé sur lequel j'arrivai, quand il plut à Dieu, à Norquin-Vieux, devant toutefoix mes compagnons qui ayant des montures plus fatiguées, venaient encore plus lentement. Là nous allumons une belle flambee autour de laquelle nous faisons sécher nos vêtements et nous nous mettons un peu de reconfortant dans l'estomac. A Norquin nous rencontrons le Juge (Juez letrado) de Chosmalal; il est aussi favorable que possible à la Mission, il désire avoir des Missionnaires à Codihue, à Norquin, à Junin et en d'autres endroits; mais pour le moment c'est impossible. Plaise à Dieu que tout cela se réalise au plus tôt pour le bien matériel et moral de ces régions délaissées.

L'ancienne chapelle que Monseigneur, assisté de Don Milanésio et de Don Panaro, avait bénite en 1887, est en ruine, elle n'est plus qu'un tas de pierres et de briques. Les gens

des alentours en voudraient construire une autre et désireraient un prêtre auquel ils assureraient la subsistance.

La Mission a donné quelques bons résultats en confessions et communions; les garçons et les petites filles accouraient volontiers au catéchisme et les grandes personnes venaient en nombre à la messe, aux instructions et même le soir à la récitation du chapelet.

Si la loi, dite du mariage civil, qui met dans l'embarras et irrite les populations chrétiennes, n'existait pas, nous aurions béni plus de 60 mariages... C'est une loi impossible à exécuter et à l'impossible nul n'est tenu. Celui qui a édicté une telle loi ne connaît pas le territoire argentin, nous a avoué le Juge lui-même; aussi il se lamente sur l'état misérable où les populations sont plongées en fait de religion et de moralité.

Je baptisai les enfants et j'adressai une petite instruction. Pendant qu'on sellait nos montures, on nous prépara un bon déjeuner, puis, laissant tous ces braves gens dans la joie, je partis content moi aussi d'avoir fait des heureux.

Nous passons sans accident le Rio Jume-Jume, mais il s'agit de gravir une montagne rocailleuse par un sentier étroit où le cheval peut à peine poser le pied; malheur à nous s'il trébuche! Nous étions déjà au trois quarts du chemin quand je m'aperçois que le cheval que je montais, nommé *Patrie*, s'agite, rue et se démène. La selle, mal ajustée, lui déchirait à vif l'échine. Je l'arrêtai le plus doucement possible et avec précaution je mis pied à terre. J'avais échappé à un vrai péril. Jugez, d'un côté le rocher, de l'autre de grosses pierres jetées sur le sentier et au fond, à une profondeur vertigineuse, le fleuve qui écumait en brisant ses flots sur des récifs.

Si j'avais posé le pied à faux, j'aurais roulé jusqu'au fleuve où le courant m'eût malgré mes efforts entraîné au Rio Agrio et de là au Neuquen!...

Je rendis grâce de tout mon cœur comme bien vous pensez au Seigneur et à Marie Auxiliatrice.

Et qui jamais aurait osé dire que les sectes franc-maçonniques étendent leur funeste influence jusque dans les déserts de la Patagonie? Et pourtant il en est ainsi! Ah que le Seigneur ait pitié de nous et de nos néophytes!

Nous nous préparons au grand passage des Cordillères, je vous écrirai dès notre arrivée au Chili.

* * *

Passage des Cordillères.

Conception du Chili, 30 novembre 1889.

La Mission que nous avons donnée dans les environs de Norquin était terminée. Nous n'attendions que l'occasion favorable pour

franchir le boulevard aux sommets inaccessibles et couverts de neiges éternelles, qui sert de ligne de partage entre la République Argentine et le Chili, je veux dire les Cordillères. Cette bonne fortune se présenta.

Le 18 novembre, un certain Pedro Burgo partait pour Los Angeles, nous profitons de sa compagnie et nous prenons avec lui l'unique voie libre, le chemin de Picun-leo, plus élevé, plus long, plus ardu à cause des roches sur lesquelles il passe.

Vu l'état peu satisfaisant de nos montures, nous n'arrivons le premier jour qu'à Trucuman. Votre Grandeur connaît ce pays situé à 7 lieues de Norquin; là nous avons dormi à l'abri d'un buisson. Le lendemain matin nous traversons le fleuve dont le lit est assez profond mais presque sans pierres. Pour traverser les interminables vallées des hautes Andes je fus obligé d'acheter un cheval à un marchand chilien, qui me le fit payer 30 piastres chiliennes; patience!

Nous passons la nuit du 19 au 20 aux *Acque bollenti* (Eaux bouillantes) dans la profonde vallée du Picun-leo. Nous choisissons, à 500 mètres du gîte pris par nos compagnons, un abri contre le vent et le mauvais temps qui menace. C'est une sorte de caverne formée de hauts blocs de pierre et près de laquelle, à un pied de distance, les eaux coulent rapidement; çà et là on voyait sourdre du sol, entre les cailloux, une eau assez chaude pour permettre de faire sans feu une tasse de thé.

Nous espérons passer là une bonne nuit, mais nous nous trompions, la chaleur étouffante m'empêcha de clore l'œil; ce fut pour notre bien, car au milieu de la nuit je m'aperçus que quelqu'un de notre escorte venait aux écoutes savoir si nous dormions, mais ne me trouvant pas dans ma tanière, il s'éloigna. Je ne sais pas quelles intentions le dirigeaient; mais il est certain que quelques mots entendus et certaines manières d'agir ne m'inspiraient pas trop de confiance. Mon insomnie obligea ces gens au repos jusqu'à ce que le sommeil mit fin à leurs embûches.

Dès le petit jour nous sommes en selle et toute la sainte journée nous suivons les crêtes rocheuses des hautes montagnes afin d'éviter la pluie et la neige accumulée dans les ravins. Il fallut néanmoins, pendant un bout de chemin, passer sur la neige; de dessus mon cheval je pouvais tantôt à droite, tantôt à gauche en prendre avec la main pour me désaltérer.

Lorsque nous fûmes arrivés en haut, le vent s'était élevé avec une telle violence qu'il nous empêchait de marcher. Avec l'aide de Dieu nous pûmes vaincre cette difficulté en changeant plusieurs fois de cheval.

La descente fut pire encore, le sentier devenant plus périlleux; les chevaux glissaient et le vent nous aveuglait en nous jetant la

poussière dans les yeux, D. Panaro préféra aller à pied l'espace d'une demi-lieue.

Nous espérons un peu de mieux lorsque nous serions arrivés à la première vallée du Chili, mais il n'en fut pas ainsi, au vent s'unit la pluie; toute la journée fut très fatigante pour nous et pour les chevaux qui n'en pouvaient plus.

Une autre désillusion nous attendait pour la nuit. Nous pensions, en effet, être seuls à prendre place dans une cabane en bois appelée *Mallin del gordo*, mais d'autres que nous en avaient déjà pris possession; heureusement ils furent assez aimables pour partager avec nous le pauvre refuge qui était presque sans toit, parce que plusieurs maladroits en avaient enlevé plusieurs planches pour faire du feu. Nous étions 18 qui avons passé là un long jour et deux plus longues nuits, retenus par la pluie et le mauvais temps. Le vent poussait l'eau de tous côtés et nous inondait, nous et nos bagages.

Durant le jour nous nous réchauffions et nous nous séchions au feu allumé dans la cabane; mais la nuit, exposés à la pluie sous des peaux humides, nous ne pûmes dormir.

Enfin la pluie cessa et bien que le mauvais temps menaçât encore, nous nous hâtâmes de partir qui dans une direction, qui dans une autre. Nous dirigeons nos pas vers le mont voisin, Vulcano de Antuco, dont les cimes élevées et majestueuses se perdent dans les nues et qui présente ses flancs ondulés couverts d'un blanc manteau de neige.

En cet endroit, trois sentiers qui partent du Norquin se réunissent en un seul, et celui-ci par une descente presque continue gagne la rive du Lac de Antuco, situé à droite, c'est-à-dire au Nord.

Ce lac fut évidemment formé à la suite d'une éruption du volcan sur les flancs duquel nous cheminions. Une énorme quantité de grosses pierres, de cailloux, de sable et de lave refroidie forme à un certain point une profonde vallée; et les eaux, qui s'écoulent des hautes montagnes avoisinantes, remplissent sans interruption ce bassin bizarre, long et étroit.

Me basant sur le temps que nous avons mis à le traverser dans sa longueur, je calcule qu'il a bien environ 40 kilom. La largeur varie beaucoup, il a, en effet, plus d'un mille à un endroit et à peine 200 mètres en d'autres. Il forme aussi plusieurs cours d'eau qui, déversant par ses deux bords, pénètrent dans de sinueux vallons.

Le beau fleuve Laia, affluent du Bio-Bio, et qui a son embouchure dans l'Océan Pacifique, sort de ce lac.

Araucanie. — A cet endroit nous nous trouvons à 2762 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vers le sud on aperçoit l'Arauco ou Araucanie que le Chili, tant par les ar-

mes que par la vertu de la Croix a conquis récemment à la civilisation et à la religion.

Vaincus, les farouches et belliqueux Araucaniens, sujets et caciques, ont jeté leurs flèches, abaissé leurs lances, dépouillé leur férocité et perdu tout espoir de restaurer leur empire tant vanté.

Ces immenses vallées, ces fertiles collines, ces forêts vierges, sont aujourd'hui habitées par des colonies chaque jour plus nombreuses de Chiliens et d'étrangers. Autour de chacune d'elles se groupent les Araucaniens qui, renonçant peu à peu à la vie nomade, l'échangent pour l'existence si simple du pasteur ou la vie pacifique de l'agriculteur.

Le Gouvernement encourage leur conversion et leur civilisation. Des Missions sont confiées aux Franciscains qui, par les sujets qu'ils préparent dans leurs couvents à Chillan et à Castro, pourvoient de bons missionnaires nombreuses stations; nommons entre autres celles de Nacimiento, d'Angol, de Mulchen, de Collipulli, de Traiquen, de Tircia, de Temuco, de Tucapel.

Quelques rares prêtres séculiers du diocèse de Concepcion, disséminés çà et là dans les villes, prennent à cœur les intérêts éternels des populations chrétiennes dispersées sur cet immense territoire, dont la capitale est la ville d'Angol. Il sont aidés dans leur ministère par les RR. PP. Franciscains, adonnés spécialement toutefois à la conversion des Indiens et à l'instruction de leurs néophytes.

Les Araucaniens doivent être très nombreux, car en plus de ceux qui se convertissent et s'établissent à demeure dans les réductions fondées par les Franciscains, beaucoup passent les Cordillères et se répandent dans notre Patagonie, les uns en quête de travail et les autres faisant commerce des produits de leur industrie primitive. Dans la seule année dernière, 2000 au moins de ceux-ci, la plupart infidèles, descendirent, comme le sait Votre Grandeur, de Los Manzanares de Roca, sur le Colorado, et se dispersèrent dans les Pampas de la République Argentine. Heureux émigrés, puisqu'ils trouvèrent dans cette région orientale des Missionnaires Salésiens qui entreprirent leur conversion et les instruisirent des vérités nécessaires au salut éternel.

Après cette longue digression revenons à nos moutons, je veux dire à mon voyage. Négligeant beaucoup de détails, je dirai seulement qu'il nous fut impossible d'arriver dans la journée à Antuco, la première bourgade du Chili. La nuit nous surprit et nous obligea à demander l'hospitalité à un marchand de vin. Mon grabat était tout simplement un très gros fût plein d'une excellente boisson; le maître du logis en tira largement de quoi nous rafraîchir. Mais par malheur, le matin de très bonne heure, les habitués vinrent frapper et il nous fallut nous lever pour laisser libre le magasin.

A Antuco nous avons été reçus chez le bon Curé; il nous traita à merveille et plutôt en frères qu'en amis, pendant les trois jours que nous sommes restés chez lui. Or il arriva fortuitement qu'il devait chanter une Messe de *Requiem*, ce qu'il put faire pour la première fois, grâce à notre concours. Il est seul pour desservir trois paroisses plus étendues que les diocèses du Piémont; aussi on peut imaginer comment, malgré son zèle et sa bonne volonté, vont les choses religieuses. Dans ces conditions, on se tue le plus souvent inutilement à courir à cheval d'un bout à l'autre des paroisses.

Nous avons reçu la visite du Président et du Juge et la leur avons rendue. Le 27 novembre, nous remontons de nouveau en selle pour Los Angeles, non plus cette fois par des sentiers de chèvres, mais en suivant une route carrossable presque toujours plane. Ce fut en vain que nous forcâmes la marche, nos montures épuisées n'arrivèrent pas au terme que nous nous étions fixé.

A une lieue de Los Angeles, la nuit étant avancée, nous demandâmes un abri à un riche propriétaire, qui nous accueillit très poliment et eut pour nous toutes sortes d'égards. Il désire, avec beaucoup d'autres, l'établissement des Salésiens et, par suite, la disparition des obstacles qui s'y opposent.

De Los Angeles nous nous rendons commodément par le chemin de fer à Concepcion, où nous sommes reçus à bras ouverts par nos chers confrères, pour notre mutuelle consolation.

Je fis sans retard une visite à M^{sr} le Vicaire Général, ainsi qu'à nos principaux bienfaiteurs et amis.

Les confrères de l'École professionnelle travaillent beaucoup au bien tant des internes que des externes qui la fréquentent; de plus ils visitent à domicile les malades qui souvent sont nombreux dans le voisinage. On achève de construire les nouveaux bâtiments, ce qui permettra d'augmenter de beaucoup le nombre des enfants recueillis.

D'ici quelques jours je me rendrai à Talca et de là je vous écrirai. J'envoie à tous nos chers confrères de la Patagonie mes plus cordiales salutations et supplie Votre Grandeur d'accorder une bénédiction spéciale à celui qui est

Monseigneur,

Votre très affectionné et très obéissant fr.
ANGELO SAVIO, prêtre.

L'Ermite de Chosmalal.

Chosmalal, 14 décembre 1889.

MONSEIGNEUR,

Il y a aujourd'hui 33 jours que je me trouve seul en ce pays. Ainsi que Votre Grandeur le sait, j'ai pour horizon les imposants sommets des Cordillères des Andes, dont le versant oriental regarde la République Argentine, tandis que le versant occidental appartient au Chili, dont le Gouvernement règne sur les plages de l'Océan Pacifique.

Cette longue chaîne de montagnes, presque toujours couvertes de neige, avec ses innombrables gorges qui versent leurs eaux fraîches et limpides dans les plaines de la Patagonie me rappelle notre Piémont, les belles Alpes, le Mont-Cenis, le Mont-Blanc et aussi notre Mont-Viso qui a ici son pareil dans la Sierra Velluda (*couverte de laine blanche*).

Don Panaro et Don Savio sont partis pour le Chili me laissant seul, tout seul avec un jeune garçon, un peu capricieux; et voilà que mon gaillard, ennuyé de ce qu'ils ne l'avaient pas emmené avec eux, s'est enfui sans dire ni bonjour, ni bonsoir, il m'a brûlé la politesse de la belle façon.

Il est vrai que je n'ai pas fait une bien grande perte; il était très paresseux et nous devions le payer 12 francs par mois, ce qui, vu notre pauvreté, n'était pas une petite charge!

J'ai à présent avec moi un gamin de 11 ans qui avait été élevé autrefois dans notre Maison et qui la quitta pour cause de maladie. Il a un bon caractère, il est obéissant, humble et me sert à merveille.

Parmi les enfants qui fréquentent notre Patronage, je n'en ai pas encore rencontré qui ait quelque attrait pour l'état ecclésiastique; ce qu'ils cherchent tous c'est l'intérêt matériel! Mais, espérons-le, avec l'aide du bon Dieu et en travaillant courageusement cette portion de la vigne du Seigneur, quelque vocation finira bien par germer avec le temps.

Notre école est peu nombreuse encore; elle augmente, petit à petit, c'est vrai, mais constamment; aussi, d'après les demandes qui nous sont adressées, il m'est permis d'augurer que nous aurons l'année prochaine beaucoup d'élèves.

Depuis mon arrivée, je me suis occupé sans relâche à faire la classe et le catéchisme à un groupe de jeunes gens; j'en ai préparé quelques-uns à la première communion pour la fête de l'Immaculée Conception. Nous espérons qu'un bon nombre de fidèles s'uniront à eux, mais le mauvais temps a nui à la fête, et puis ici les âmes ont encore plus froid que les corps.

A dire vrai, il me semble que je suis devenu ermite. Oh! qu'il est consolant de recevoir au milieu de ces Cordillères, à 200 lieues de Patagones, le *Bulletin Salésien*, les *Lectures Catholiques* et quelque lettre de Votre Gran-

deur. Parfois on se demande si l'on fait encore partie du genre humain!

Lorsque Don Panaro sera de retour, j'espère que nous pourrons donner chaque dimanche la bénédiction du T. S. Sacrement, ce que nous n'avons pu faire jusqu'ici par manque des objets nécessaires.

Le Patronage progresse mais lentement; il y a si peu de familles autour de l'église!

Le catéchisme se fait régulièrement le samedi et le dimanche; parfois garçons et filles arrivent au chiffre d'une vingtaine, mais il est certain que nos Sœurs de Marie Auxiliatrice feraient beaucoup mieux, surtout pour les petites filles.

Pendant l'absence de Don Panaro j'ai essayé d'aller faire un peu de catéchisme dans l'école du Gouvernement, mais devinez un peu de qui est venue la difficulté? La maîtresse d'école m'a refusé le droit d'entrer dans l'école! sous le prétexte que le Président du Conseil Scolaire lui avait dit que je n'étais pas le Curé et ne pouvais pas, en conséquence, enseigner le catéchisme. *O tempora! o mores!* Mais il faut prendre patience, nous avons en compensation des consolations du côté du Juge, *letrado*, l'une des principales autorités de l'endroit; il se conduit en bon chrétien, assiste à la Messe le dimanche et au besoin lui-même aide le prêtre à se revêtir des ornements sacerdotaux.

Veuillez agréer, Monseigneur, mes plus humbles respects et bénir le pauvre ermite de Chosmalal qui aime à se dire,

De Votre Grandeur,

le très obéissant fils en Jésus-Christ

MATTEO GAVOTTO, prêtre.

Patagonie.

Patagones, 5 novembre 1889.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Le désir de vous envoyer une relation plus détaillée, et surtout mes nombreuses occupations sont la cause du retard que j'apporte à vous écrire au sujet de nos affaires de Balcheta. Mais voyant se réaliser une fois de plus le proverbe « qui trop embrasse mal étirent, » je me décide à vous envoyer ce récit, alors même que je m'en tiendrais aux principaux faits.

Prenant donc les choses à partir du commencement de juillet je vous dirai, bien-aimé Supérieur, que le 5 de ce mois nous avons clôturé la Mission à Choel-Choel recueillant comme fruits quatre baptêmes d'indiens et un petit nombre de communions. Don Savio, Manuel et moi nous avons dit avec regret adieu au bon vieil italien Amédée Roggioli. Ce brave homme nous avait comblé de mille attentions pendant les six jours que nous sommes demeurés en ce lieu;

il voulut nous donner l'hospitalité dans sa propre maison et nous entretenir à ses frais et dépens !

Partis de Choel-Choel, nous passons en barque un bras du Rio Negro et nous pénétrons dans la grande île que j'avais, quelques mois auparavant, visitée de fond en comble dans toute son étendue ; elle a environ 27 lieues carrées. Nous la traversons de nouveau sur un parcours de 25 km., mais arrivés à l'autre bras du fleuve, la nuit nous surprit et nous obligea de nous abriter dans un petit *rancho* en paille.

Après le souper, — très modeste, — suivi de nos prières habituelles, D. Savio étendit quelques peaux sur le sol et dormit dans la cuisine avec les fils de la maison. Manuel et moi, désirant éviter l'ennui des insectes parasites, nous préparons notre grabat sous l'auvent de la cabane. Quelques peaux sur la terre nue nous servirent de matelas ; et, en fait d'oreiller nous eûmes, comme d'habitude, la selle de notre cheval. De cette manière, nous échappâmes à la morsure de ces animaux qui vivent au dépens d'autrui ; mais nous ne pûmes pas nous soustraire aussi facilement ni au froid ni à la furie du vent, qui souffla bien fort toute la nuit.

Le lendemain matin, ne pouvant pas célébrer la sainte Messe, nous prenons un peu de pain et de café et nous partons, guidés par le maître de la maison qui nous offrit gentiment de nous accompagner pendant une lieue jusqu'à un endroit où le Rio se pouvait traverser à cheval.

Arrivé là, notre guide nous quitta, mais la Providence nous offrit un autre homme qui devait comme nous passer sur la rive opposée. Lui, connaissant le passage, nous précédait et nous, à la file, le suivions. Le lit du fleuve mesurait en cet endroit environ 150 mètres de largeur et 0^m,80 de profondeur. Nous étions arrivés au milieu quand un accident inattendu vint nous ennuyer quelque peu. Le cheval de D. Savio s'arrêta et s'efforça de retourner en arrière ; c'est en vain que son cavalier essaya de le dompter : le cheval fait un pas en avant puis deux en arrière et il se laisse soudainement entraîner au plus fort du courant. En cet instant périlleux je ne trouve pas d'autre moyen que de m'approcher de D. Savio, pour prendre les guides du cheval ; puis je fais signe à Manuele de passer en arrière et de pousser en avant l'animal rétif. De cette manière, moi le tirant par la bride, l'autre le fouettant en arrière, nous pûmes, grâce à Dieu, sortir heureusement de ce mauvais pas.

De là à Catre il y a près de 30 lieues. Il ne nous arriva rien à signaler si ce n'est que nous dûmes passer une nuit à la belle étoile. Chemin faisant, j'ai catéchisé quelques sauvages et conféré le baptême à cinq d'entre eux.

A Catre, je prévis que nos chevaux ne

pourraient pas achever la Mission de Balcheta et j'en empruntai six. Le 9 juillet, nous partons pour Balcheta, traversant un immense désert de 100 milles d'étendue et absolument dépourvu d'eau. La nuit nous surprit au milieu de cette vaste solitude.

Tandis que la lune traversant les nuées nous éclairait de sa lumière blafarde, nous cherchons un gîte au pied d'une petite colline. Nos provisions consistaient en un peu de viande cuite, de l'eau et de l'herbe à *maté*, rien de plus.

Don Savio, très fatigué et indisposé, ne voulut rien prendre. Quant à nous deux, après avoir mangé quelques bouchées de viande et bu un peu de *maté*, nous allons dormir. Don Savio se blottit derrière un buisson, Manuele et moi dans un fossé pour nous garantir de la violence du vent. Avant d'aller nous reposer nous avons pris les précautions voulues, c'est-à-dire attaché les chevaux en leur liant les jambes afin qu'ils ne puissent pas s'échapper. Cependant Don Savio qui n'est que trop accoutumé à toutes les misères de campement, n'était pas très rassuré ; il ne put fermer l'œil et se promena presque toute la nuit. En dépit de ces précautions, l'excès de la soif poussa deux de nos chevaux à prendre le large malgré leurs entraves. Heureusement, notre Manuele avec ses yeux de lynx, reconnut leurs traces, il courut, les retrouva à 2 km. de distance et nous les ramena.

Le lendemain nous partons de bon matin et, galopant presque tout le jour, nous arrivons à Balcheta au coucher du soleil.

La première chose qui se présenta à notre vue fut une belle vallée. Vaste, agréable, elle est entourée de toutes parts de collines verdoyantes. Le fleuve qui lui donne son nom, après avoir coulé sur une longueur de 40 à 50 lieues, se perd en son sein, l'inondant en grande partie et formant un immense étang où croissent à foison juncs et roseaux.

Le lit du Rio a une largeur de 3 mètres sur un de profondeur. Sur ses bords on ne voit point d'arbres, excepté quelques rejets et des bustes ; souvent il est bordé de juncs touffus. Sur son parcours il baigne de place en place de beaux vallons et forme parfois des îles fertiles couvertes d'herbages variés.

A notre arrivée, Monsieur le Commissaire était absent ; il s'était rendu à Chubul, et son frère, n'osant pas peut-être disposer de sa maison, nous logea dans une cabane si étroite et si basse que c'est à peine si nous pouvions y pénétrer.

Et pourtant nous nous trouvions contents comme des princes, heureux de ressembler ainsi en quelque façon au Divin Enfant qui, Roi de l'univers, voulut naître dans l'étable de Bethléem. Notre nourriture se composa d'un peu de viande et d'une sorte de farine, espèce de *polenta*. Je ne parle ni de pain, ni de vin, attendu qu'il n'y en avait point.

Ici quatre groupes de *toldos*, dont le principal est à Balcheta et les trois autres à 3 lieues plus au-dessus sur les rives du Rio, composent la station. Le chiffre des Indiens du quatrième groupe varie de 450 à 500, et la moitié d'entre eux sont déjà chrétiens depuis 1885. Le hasard voulut que nous ne trouvions ni les hommes ni les jeunes gens. Ils étaient partis en troupe il n'y a que quelques jours, à la chasse du guanaco et de l'autruche, et comme ils ne devaient pas retourner avant un mois, nous nous contentâmes par force d'instruire les vieillards et les femmes, de baptiser les petits enfants et quelques-uns des adultes les mieux disposés.

Pendant huit jours nous parcourons les cabanes, nous réunissons les habitants par petits groupes et les instruisons des mystères de la foi; en somme nous avons administré 61 baptêmes.

Le Commissaire étant de retour au bout de quatre jours, il nous invita à sa table; notre nourriture s'améliora. Il était temps, car avec cette viande d'autruche, notre santé était tellement altérée qu'il y avait à craindre. Seul Don Savio n'avait pas souffert.

Un négociant qui avait un magasin pourvu de toutes sortes de choses, trouva dans un coin quelques livres de farine qu'il nous vendit; nous fîmes aussitôt des galettes et nous nous disposâmes à partir.

Le 18 juillet nous plions bagages et nous retournons sur les rives du Rio Negro. De là, *partant du pied gauche*, nous saluons au passage Couesa et Guardia Pringles. Enfin, le 20, nous sommes à Patagones, dans les bras de notre bien-aimé Monseigneur Cagliero joyeux d'embrasser de nouveaux nos confrères.

En trois mois de courses nous avions parcouru 400 lieues de chemin, baptisé 140 indiens, dont 40 enfants nés de pères civilisés; célébré 7 mariages et donné 80 communions.

Depuis le commencement d'août jusqu'à présent nous sommes demeurés par obéissance à Patagones. Quel bonheur! Depuis l'année 1882 je n'ai jamais pu passer un temps aussi long en société de mes confrères.

Mais n'allez pas croire, bien vénéré D. Ruiz, que j'aie passé en repos tout ce temps. Monseigneur, dévoré de zèle, ne peut nous laisser longtemps en paix; après quelques jours qui me servirent comme de retraite, il me chargea de faire la chasse aux Indiens qui habitent dans les alentours de Patagones et de Viedma. Je fus aidé en cela tantôt par l'un tantôt par l'autre des confrères, mais surtout d'une manière spéciale par les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Pleines de zèle et de bonne volonté pour la conversion des sauvages, elles pénètrent deux à deux dans leurs modestes cabanes et, sous le prétexte d'offrir quelque bagatelles utiles, elles apportent par leurs conseils et leurs enseignements le pain surnaturel de l'âme. Au moindre signe elle courent, avertissent les Indiens, les conduisent à l'église, soit pour qu'ils soient mieux instruits par quelque prêtre qui parle leur propre idiome, soit pour qu'ils reçoivent le baptême ou qu'ils assistent à la S^{te} Messe. Le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, a béni nos sueurs et les a fécondées, comme en témoigne le petit tableau ci-joint, qui expose les résultats obtenus.

Et maintenant, nous poursuivons l'œuvre de régénération sur des points plus éloignés. Lundi prochain nous partirons, Don Garrone et moi; nous passerons, si Dieu le permet, par S. Xavier, Potredo Serrado et les Aguadas. Nous nous proposons, il est vrai, de revenir bientôt, mais, comme Dieu dispose de l'avenir, nous ferons ce qui se pourra.

L'École de Viedma va bien ainsi que l'Externat de Patagones. Les deux paroisses sont très fréquentées et en voie de progrès. Dans la dernière neuvaine faite à Viedma pour la fête patronale, il y eut 330 communions et 350 à Patagones pendant la neuvaine de Notre-Dame du Carmel. Bien que cela semble peu de chose en Italie, pour ici c'est beaucoup, d'autant plus qu'il y eut un certain nombre d'hommes, chose rare en ces pays.

Voici comme un petit tableau des Missions faites en l'année qui est sur le point de finir :

MISSIONS DE PATAGONIE		Distance parcourue (Lieues)	BAPTÊMES		Mariages	Catéchismes	Communions	
données pendant l'année 1889 sur les rives :			INDIGÈNES	BLANCS				
	DU	EN						
1	Rio Negro	Janvier et Février, Avril et Mai	360	190	50	12	80	140
2	Rio Colorado, Balcheta	Mai, Juin et Juillet	400	140	40	6	90	80
3	Viedma et Patagones	Août, Septembre, Octobre . .	60	80	00	5	38	20
	TOTAL		820	410	90	23	208	240

Les Missions du Rio Negro renferment, en plus de celle que j'ai donnée de Roca à Patagones, une autre mission faite par Don Andrea Pestarino avec le concours d'un confrère, pendant laquelle ils visitèrent Guardia Pringles, Cubanea et Potredo Serrado.

On pourrait croire que c'est une exagération ! Et pourtant le Vicariat Apostolique de Monseigneur Cagliero embrasse un territoire assez vaste pour contenir la France, l'Espagne et presque toute l'Italie.

Souvenez-vous, bien-aimé Supérieur, de faire prier pour nous et spécialement pour votre fils très affectionné en Jésus et Marie

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

République de l'Équateur.

BIEN AIMÉ PÈRE,

Les bâtiments de notre Maison se sont en un an et quelques mois transformés à ce point qu'on ne les reconnaît plus.

Nous avons maintenant 4 grands dortoirs capables de contenir 180 jeunes gens, une salle d'étude, plusieurs pièces disposées en classes et d'autres en ateliers pour menuisiers, tailleurs, cordonniers, serruriers, selliers; enfin nous espérons ouvrir bientôt ceux de carrosserie, d'imprimerie, de reliure et de ferblanterie.

Ces jours derniers nous avons ouvert les classes pour les étudiants et achevé beaucoup d'autres travaux qu'il serait trop long d'énumérer.

Le chiffre de nos internes s'élève à une centaine, tous apprentis; mais en présence des nombreuses demandes auxquelles on ne peut satisfaire, il nous est venu à la pensée d'ouvrir un atelier à l'usage exclusif des externes.

A Quito on nous aime, car on estime beaucoup Don Bosco et ses Œuvres. Ces deux mois-ci, août et septembre, ce fut un sempiternel va-et-vient de parents, pauvres pour la plupart, qui priaient et suppliaient le Directeur, Don Calcagno, de bien vouloir accepter gratuitement leurs enfants. Que d'anecdotes touchantes je pourrais raconter!

Une mère se présente avec ses deux enfants. Le Directeur l'écoute et lui fait voir comment pour le moment il est impossible de recevoir des nouveaux. Mais elle et ses deux fils s'agenouillent et les mains jointes: — Père, disent-ils, il y a 3 jours que nous marchons pour arriver ici.

— Et d'où êtes-vous ?

— Nous sommes de...

— Et comment êtes-vous venus ici ? dans quel but ?

— J'ai appris par un Coopérateur Salésien la nouvelle de votre arrivée et le but que se propose votre Société; sans en savoir

davantage, je me suis dit en moi-même : il faut que la Madone m'accorde la grâce de placer mes enfants chez les Salésiens. Mon mari m'a abandonnée, je ne suis plus en état d'aider mes enfants, je suis donc partie de chez moi pleine de confiance en la protection de la Très-Sainte Vierge.

— Mais... je me demande ce que je puis faire pour vous...

— Père, je ne vous demande pas l'aumône, mais bien que vous sauviez mes enfants.

— Père, disent à leur tour les deux jeunes gens, nous désirons apprendre un métier; Père, nous sommes orphelins; — et ils éclatent en sanglots. Le Directeur pleure, lui aussi, et finit par les accepter.

Mais ce qui dans ce pays nous touche le plus, c'est que les enfants eux-mêmes, sans protecteurs, sans recommandation, sans leurs parents, se présentent au Directeur, le suppliant de les prendre en pitié et de les recevoir dans la Maison.

— Père, disait l'un d'eux, je vous en prie par charité: adoptez-moi pour votre enfant.

Le Directeur: — Mais d'où es-tu ?

— Je suis de tel pays, et je suis à Quito depuis 3 mois.

— Et tes parents ?

— Mon père est mort, ma mère est pauvre et m'a envoyé à Quito pour apprendre le métier de cordonnier; mais dans l'atelier où je me trouve on parle mal, on blasphème et je crains de perdre mon âme. Ayez pitié de moi, Père, prenez-moi avec vous.

— Pauvre enfant ! tu me fais compassion, attends quelques jours et nous verrons. — Et l'enfant de revenir en pleurant quelques jours après: — Père, mon patron m'a chassé de chez lui, je n'ai pas mangé depuis hier et je ne sais pas où aller dormir, laissez-vous toucher par mon infortune !

Le pauvre Directeur ne sut pas résister devant un tel spectacle et il accepta le pauvre abandonné.

Tous les jours il s'en présentait 10, 15 et jusqu'à 20, et ils revenaient et insistaient pour être reçus dans l'Oratoire. Le Directeur, se voyant dans l'impossibilité de les contenir tous, les consolait en leur disant: — Pour le moment arrangez-vous le mieux que vous pouvez. Venez le dimanche au Patronage et faites-vous enregistrer par le catéchiste.

De cette manière le nombre des jeunes gens qui fréquentaient le Patronage augmenta et arriva à 200. Le catéchiste, de temps en temps, se sentait tiré par la soutane; c'était un gamin qui lui disait: — Père, j'ai un mot à vous dire ! — Et il l'amenait à l'écart des autres jeunes gens qui l'entouraient

— Que désirez-vous ? lui demandait le catéchiste.

— Faites-moi, je vous prie, entrer à l'O-

ratoire; — et poursuivant, il exposait sa misérable situation.

Pendant ce temps un autre jeune homme attendait à quelque distance que le catéchiste eût fini son entretien et alors s'approchant: — Père, un tout petit mot à l'oreille, s'il vous plaît. — Et puis un troisième, un quatrième..... et tous y passaient adressant la même demande, racontant leurs infortunes toujours aussi lamentables: — Faites-moi recevoir, M. le Directeur m'a dit de venir ici le dimanche et que je me fasse inscrire par vous. — C'est bien, répondait invariablement le catéchiste, continuez à fréquenter le Patronage, soyez bien sages et puis nous verrons.

Un beau matin, deux frères, qui fréquentaient depuis quelque temps déjà le Patronage, se présentent, la tristesse sur le visage, à la porte de l'Oratoire et demandent à parler au catéchiste: — Père, lui disent-ils, recevez-nous ici, donnez-nous un peu de travail.

— Mais, n'avez-vous pas vos parents?

— Nous n'avons plus que notre père et il est malade dans une hutte au milieu de la forêt. Prenez compassion de nous, nous ne savons que faire ni où aller.

Le catéchiste, pour les consoler, leur conseilla de revenir le lendemain et de bien prier: Allez à la chapelle, leur dit-il, assistez avec piété à la sainte Messe, puis adressez-vous au Directeur. — Or, ils eurent la constance de renouveler pendant une semaine leurs supplications jusqu'à ce qu'ayant un jour rencontré le Directeur, Don Calcagno, ils s'agenouillèrent à ses pieds et surent si bien faire qu'il n'eut pas la force de les renvoyer et les accepta.

Mais quand les autres surent, le dimanche suivant, la bonne fortune arrivée à leurs deux compagnons, ils coururent tous auprès du catéchiste: Père, Père, prenez mon nom, faites-moi entrer à l'Oratoire, — et il lui fallut prendre le registre et inscrire les bienheureux noms, tant étaient irrésistibles leurs instances.

Le Directeur, témoin de ces scènes émouvantes, décida qu'il fallait à tout prix secourir ces pauvres enfants et il résolut d'en recevoir gratuitement à la Maison une cinquantaine. Il se rendit donc auprès des bienfaiteurs pour les intéresser en faveur de ses protégés, il fit prier dans ce but les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et tous les dimanches on récita une prière spéciale à cette intention.

— Vous voulez être reçus dans la Maison, disait le catéchiste, je n'y puis rien, moi, les maîtres de l'Oratoire sont Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Très Sainte Vierge; adressez-vous à eux, priez-les, devenez sages, et sans aucun doute vous obtiendrez ce que vous désirez; et les jeunes gens, excités par ces exhortations, priaient avec ferveur et s'approchaient en grand nombre des Sacraments.

La faveur tant désirée ne devait pas se faire attendre longtemps. Le 29 septembre, solennité de St. Michel Archange et votre fête patronale, bien-aimé Supérieur, arriva avec son cortège de labeurs et de consolations. Ce fut un beau jour pour nos chers jeunes gens internes et externes. La fête commença par l'exercice de la bonne mort, la Communion fut générale; ensuite musique, déjeuner, goûter pour tous, ce ne fut tout le long du jour qu'un cri: Vive Don Rua!

Au milieu de la fête il vint à l'esprit de notre Directeur une idée qui fut immédiatement mise à exécution; ce fut une supplique au Président de la République, Son Excellence Antonio Florès, signée par 50 des jeunes gens. Ils demandaient au Gouvernement une subvention qui permit leur acceptation à l'Oratoire. Son Excellence accueillit avec bienveillance cette supplique et la soumit au Ministère qui résolut, après mûre délibération, de mettre à exécution un décret du dernier Congrès, en vertu duquel tout député a le droit de placer aux frais de l'État dans notre établissement trois enfants pour qu'ils apprennent quelque métier.

Ces jours-ci on publiera ce décret et ainsi 70 nouveaux élèves augmenteront notre petite famille. Lorsque les jeunes gens connurent cette bonne nouvelle, ils ne pouvaient plus contenir leur allégresse, se félicitant mutuellement de ce que 25 d'entre eux allaient avoir cette bonne fortune.

Ils ne pouvaient pas espérer un plus grand succès de leurs prières; et nous sommes intimement convaincus que Marie Auxiliatrice a, par son intercession, obtenu du Cœur de Jésus cette grâce signalée. Ce serait donc notre désir que pour la gloire de Dieu on donnât connaissance de ce fait à nos chers Coopérateurs et Coopératrices. Dites leur combien nous prions et faisons prier pour eux! S'ils savaient quel bien produisent leurs générosités! Il est incalculable surtout dans les Missions. Que de fois de pauvres enfants, fils d'Indiens presque sauvages, complètement abandonnés, ignorants, abrutis dans le vice se présentent à nous! Et dire que si nous pouvions les recevoir ils deviendraient avec un peu de douceur, de patience, de charité et de temps, tout autres. Qu'on les abandonne, ils seront inévitablement le fléau de la société; recueillons-les, ils deviendront de bons chrétiens, des hommes honorables, utiles à la famille et à la patrie.

Pour nous, qui sommes les instruments indignes de la divine Providence; pour nous qui avons chaque jour sous les yeux le spectacle de ces merveilleuses conversions; pour nous qui touchons du doigt les effets salutaires de l'éducation chrétienne, nous surabondons de consolations, les paroles nous manquent pour rendre la joie de nos cœurs et mille et mille fois nous nous proclamons

bienheureux d'être Salésiens, les fils Missionnaires de Don Bosco.

Je voudrais vous écrire encore bien d'autres choses, mais le temps me fait défaut. Je me recommande aux prières de tous nos Supérieurs et de nos amis. Et avec le plus profond respect, je vous baise la main, heureux de me dire,

Très vénéré Supérieur Général,

Votre très humble fils

DON ANTONIO FUSARINI.

Quito, 8 octobre 1889.

Uruguay.

BIEN-AIMÉ

ET TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Permettez-moi de vous écrire au sujet de notre nouvelle Maison Salésienne du Sacré-Cœur à Montevideo et de vous donner quelques autres nouvelles bien consolantes.

Il y a 14 ans déjà que notre Pieuse Société a envoyé à l'Uruguay ses premiers fils, dont le nombre grossissant peu à peu, s'élève aujourd'hui à 70 distribués çà et là dans les Oratoires et les Paroisses. Cependant, à dire vrai, nous ne possédions jusqu'ici absolument rien dans la capitale de la République, à Montevideo, ville européenne s'il en fut, par son commerce, ses mœurs, sa civilisation et dont la population augmente tous les jours. Pourtant la multitude des jeunes gens pauvres et exposés à tous les vices, le défaut d'œuvres destinées à l'éducation chrétienne, tout semblait réclamer là plus que partout ailleurs les Salésiens.

Il est vrai, nous avions ouvert autrefois pour les enfants pauvres des écoles placées sous le vocable de Saint Vincent de Paul, mais des difficultés insurmontables en avaient exigé la fermeture; d'autre part, la Maison de Villa Colon et l'église de Sainte Rose de Lima que l'on regarde comme étant à Montevideo, sont situées en réalité loin de la ville, en pleine campagne. Il était réservé à Don Bosco de couronner, après son départ pour le ciel, les efforts et les espérances de ses enfants. Il semble, en effet, que la mort de ce bon Père ait suscité en toutes les classes de la société je ne sais quel souffle de générosité et de sympathie en faveur de ses Œuvres et nous ait attaché d'une manière plus intime tous les cœurs.

Ainsi, par exemple, sans presque nous en douter, nous avons vu se former une Association nombreuse et forte de Dames chrétiennes, qui nous ont offert spontanément une maison et les ressources voulues pour l'ouverture à Montevideo des classes primaires. C'est ainsi qu'une seconde Association d'autres Dames s'est réunie presque en même temps dans le but de fonder, pour les

jeunes filles pauvres, un Ouvroir interne qui sera confié aux Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Peu après on conçut le projet de construire un grand Établissement destiné à contenir des ateliers d'apprentissage pour les pauvres jeunes gens, et l'on mit la main à l'œuvre. Or c'est précisément ce projet conçu et réalisé par nos zélés Coopérateurs et Coopératrices, qui est devenu aujourd'hui à Montevideo l'Institut du Sacré-Cœur de Jésus, nom si doux aux fils de Don Bosco et gage d'un avenir prospère.

Plus de 250 enfants fréquentent nos écoles pendant la semaine; le dimanche, c'est un continuel va-et-vient d'enfants qui accourent à nous de toutes parts.

Je m'y suis rendu un dimanche; c'était l'heure à laquelle les jeunes gens retournaient chez eux. Un tourbillon d'enfants enveloppait Don Gamba, directeur de la Maison; c'était à qui le saluerait, lui baiserait la main, lui dirait ses compliments. . . . Et lui, vrai fils de Don Bosco, avait pour tous l'affabilité d'un père; pour chacun il trouvait le secret d'un mot aimable, d'un paternel « au revoir ». Ces jeunes gens volontiers ne seraient pas sortis de la Maison.

Ce spectacle m'émut profondément, ma pensée vola par delà l'océan; je me souvins de l'Oratoire, je me souvins de Don Bosco, autour duquel, avec mes camarades, je m'étais tant de fois, moi aussi, pressé pendant les 5 belles années que j'avais vécues à l'ombre du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, et je ne saurais dire ce qui se passa en moi en cet instant. . . . Ce que je sais, c'est que je remerciai avec effusion le Seigneur de m'avoir appelé à suivre et à imiter Don Bosco.

Pose d'une première pierre. — Une œuvre importante était déjà accomplie, il convenait dès lors de diriger tous les efforts du zèle sur la fondation de l'Ouvroir en faveur des jeunes filles pauvres.

Celui qui n'a pas pris une part active à ces sortes d'œuvres ne peut se former une idée juste des fatigues qu'elles entraînent à leur suite, des contrariétés, des difficultés qu'elles offrent à tout moment; il faut quand même compter avec les humiliations et certaines offenses qui font souffrir l'âme beaucoup plus que les plus grandes fatigues. Et cependant rien de tout cela n'effraya et ne déconcerta nos vertueuses bienfaitrices.

Le 29 juin 1889 a marqué dans nos Annales une date mémorable. En présence d'une foule immense et des notabilités de la ville qui entouraient Son Excellence le Président de la République et son illustre épouse, tous deux présidents d'honneur de la fête; en présence de Monseigneur Soler, Vicaire général du Diocèse, de Don Louis Lasagna, Provincial des Maisons Salésiennes de l'Uruguay et du Brésil, et d'un grand nombre de prêtres, eut lieu la pose de la première

pierre de l'Ouvroir pour les jeunes filles, fondé sur un terrain offert par la munificence de la famille Migone.

Montevideo n'a vu que rarement une si belle cérémonie accomplie avec un tel éclat et un si vif enthousiasme.

Son Excellence, le Président de la République, prit la parole après la cérémonie liturgique, pour dire le bonheur qu'il éprouvait d'assister à la pose de la première pierre d'un établissement dont le pays tirerait de grands avantages. Il complimenta en conséquence les personnes qui avaient eu l'idée de cette œuvre et celles qui l'avaient inaugurée et la mèneraient à bonne fin; en terminant, il promit tant en son nom personnel qu'au nom de l'État, c'est-à-dire comme citoyen et comme magistrat, son concours moral et matériel à l'Œuvre.

Ce discours fut accueilli, bien entendu, par les démonstrations de la plus vive sympathie.

Conférence Salésienne de Montevideo. — Mettre le pied dans la capitale de la République constituait pour nous un point important de notre programme; il nous restait encore à réaliser sans retard un de nos plus vifs désirs jusque-là rendu impossible par mille circonstances diverses: tenir une réunion plénière de nos Coopérateurs et Coopératrices.

Une occasion très favorable nous permit de tenter l'entreprise. Monseigneur Cagliari daigna visiter Villa Colon et s'arrêter quelques jours parmi nous. Qui pouvait mieux parler de Don Bosco que Monseigneur, lui, le confident pendant tant d'années des pensées de notre père, lui qui avait reçu son dernier soupir? Le temps pressait, nous n'avions que deux ou trois jours pour tout préparer. Qu'importe?

Nous choisissons pour le lieu de réunion la vaste et belle église de Saint-Antoine, mise aimablement à notre disposition par les RR. PP. Capucins; nous fixons le jour, nous répandons des invitations parmi les familles... surtout nous prions et faisons prier, remettant le tout entre les mains de la divine Providence. Nous ne fûmes pas déçus, car le succès dépassa notre attente.

Le mardi, 29 octobre 1889, vers le 2 h. 30 après midi, les invités étaient très nombreux, parmi le clergé, et à sa tête, nous eûmes la consolation de saluer Monseigneur Soler, représentant de Monseigneur l'Évêque; le R. D. Isaïa, Économe, et un bon nombre des notables de la ville.

(A suivre.)

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Janvier-Février 1891.

France.

†

ARRAS: M. le Ch^{ne} Gheerbrant, Curé de St-Jean Baptiste, Arras.

CAMBRAI: M. l'abbé Bertry, curé, Bertry.

NICE: M. l'abbé André Gaudio, aumônier, Nice.

NÎMES: M. l'abbé Bouisse, aumônier, Alais.

†

AIX: M^{lle} Adèle Kochas, Salon.

CAMBRAI: M^{lle} Anna Catry, Bousbecque.

— M. Coisne, Lille.

— M. Ch. Delobel, Haubourdin.

— M^{me} Leleu, née Juliette Delamare, Lille.

— M^{lle} Ricourt, Lille.

— M. Em. Vauvert, La Madeleine-lès-Lille.

CHALONS: M^{me} Olivier-Aubriet, Châlons-sur-Marne.

DIGNE: M^{me} V^{ce} Médier, née Descosses, Forcalquier.

FRÉJUS: M. Eugène de Bernard de Teissier, Toulon.

— M. Joseph Hugoulin, Toulon.

— M^{me} Marceline Lachaize, Toulon.

— M^{me} Joséphine Mérel, Toulon.

GRENOBLE: M^{me} J. Caillat, Grenoble.

— M^{me} Rosalie Monin, Grenoble.

MARSEILLE: M^{lle} Gillet, Marseille.

— M^{lle} Sophie Rougier, Marseille.

RODEZ: M^{lle} Marie Vidal, Millau.

TOULOUSE: M. Carrère de Maynard, Grenade-sur-Garonne.

— M^{me} V^{ve} Soulihié, Grenade-sur-Garonne

Étranger.

†

ITALIE: M. l'abbé Paul Machet, Curé, Villor-sur-Nus.

†

ANGLETERRE: M. Joseph Smith, Sunderland.

ITALIE: M^{me} Marie Anne Savoy, St.-Oyen.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à D. Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 13; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite; quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.